

Nos mères

L'histoire n'existe que si elle est racontée

Catherine Bergeron

Numéro 324, octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95064ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, C. (2020). Nos mères : l'histoire n'existe que si elle est racontée. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 31–31.



NOS MÈRES

L'HISTOIRE N'EXISTE QUE SI ELLE EST RACONTÉE

CATHERINE BERGERON

Est-ce pour quiconque ayant grandi sans présence paternelle imaginable de se demander si, un jour, son père était un homme brave mort au combat, un homme simple disparu par choix ou un homme ignoble ayant violemment violé sa mère? Est-ce imaginable, pour quiconque, de se retrouver, seulement et simplement, devant ces trois options? S'il est clair que ce ne devrait l'être pour personne, cette posture des plus difficiles a déjà habité le cinéaste guatémaltèque César Díaz, maintenant émigré en Belgique, et se retrouve au centre de son premier long métrage de fiction, *Nuestras Madres* (*Nos mères*). Présentée dans la renommée section de la Semaine de la Critique de Cannes et couronnée de la Caméra d'Or, prix donné au meilleur premier film, toutes sections du Festival confondues, l'œuvre de Díaz propose une incursion poignante dans le trop-peu-connu douloureux présent du peuple guatémaltèque: un présent encore aujourd'hui marqué par les traces d'une longue dictature de plus de 40 ans, provoquant la mort de 200000 personnes et la disparition de 45000 autres; un présent où cette posture est malheureusement beaucoup trop commune.

Premier film de fiction de ce cinéaste venu de l'univers du documentaire avec deux courts métrages à son actif, *Nos mères* raconte l'histoire d'Ernesto, un jeune anthropologue judiciaire, habitant une grande ville du Guatemala et travaillant à la fouille de fosses communes

et à l'identification des disparus. Un jour, alors qu'il parle avec une dame venue le rencontrer pour lui demander de partir à la recherche des ossements de son mari, Ernesto apprend qu'un homme, qu'il pense être son père, pourrait être enfoui au même endroit. La quête d'identification des disparus, desquels, il est estimé, à peine 1% ont réellement été identifiés en 20 ans de fouilles, prend alors une vive tournure personnelle. Et, avec l'écho du procès de militaires à l'origine de la guerre civile résonnant par moments des télévisions et des radios, l'histoire du pays devient bien vite sa propre histoire.

Ayant grandi sans la présence de son père, Díaz a lui-même cherché à un certain moment de sa vie à comprendre qui celui-ci était. La quête de vérité d'Ernesto se présente ainsi comme l'image de sa propre quête tout comme elle se pose comme le symbole de la réalité du pays. En effet, la guerre civile a été tragiquement marquée par l'assassinat de nombreux hommes, la disparition de nombreux pères et le viol, par des soldats encouragés à laisser leur trace, de nombreuses femmes. Figure centrale du film de Díaz, la femme, ou la mère, existe alors comme la victime d'une réalité injuste, qui pèse encore et toujours sur sa vie, mais aussi et surtout comme un phénix d'une force incommensurable, comme l'image d'une grande résilience et le témoin sans qui la parole et la mémoire ne seraient plus.

Dans la tradition indigène guatémaltèque, l'histoire n'existe que si elle est racontée et, telles les femmes, gardiennes du passé, *Nos mères* cherche à raconter l'histoire, leur histoire.

Hormis les acteurs professionnels, jouant les rôles principaux d'Ernesto et sa mère, trouvés au Mexique puisqu'aucune école d'acteurs n'existe aujourd'hui au Guatemala, les personnages du film, tous des non-acteurs, ont été choisis pour leur connaissance directe de la réalité évoquée. L'un des moments les plus poignants du film survient ainsi quand Nicolasa, jouée par une victime et survivante, raconte à Ernesto le jour où son mari, comme tous les hommes du village, a été kidnappé et torturé, où elle a été violée, à plusieurs reprises, par plusieurs soldats, et où elle a été forcée, avec les autres femmes, à creuser un grand trou où elles verraient ensuite leur mari s'effondrer. À travers le cinéma et la fiction, la voix d'une femme devient la voix de toutes, et *Nos mères* vient à choquer par la quantité inimaginable de femmes partageant la même histoire. Hommage à ces forces de la nature, mais surtout dénonciation d'un monde et d'un système où elles ne peuvent, encore aujourd'hui, faire autrement que survivre, l'œuvre de Díaz se pose comme un film nécessaire. À notre ère du #MeToo, *Nos mères* rappelle ce que le pouvoir en place, lorsque légitimant, acceptant ou, du moins, non condamnant l'horreur, peut aller jusqu'à engendrer. ▽